

## NOUVELLE

Par Mostafa Benfarès, Ph.D.

## La plante maudite

« Que des rêves terrifiants ces derniers jours. Que Dieu nous protège et nous prête assistance pour surmonter ce cauchemar. » Murmurait Hachouma à bonne heure, dans l'obscurité de sa petite chambre.

Chaque soir, quand elle rentre chez elle, et une fois elle mettait sa tête sur l'oreiller, ce rêve bizarre et étrange viendrait la hanter et déranger son sommeil. Un peu de silence, de concentration... Elle prenait le Coran et commençait à psalmodier quelques versets coraniques à haute voix pour chasser les mauvais et indésirables esprits. Elle rêvait souvent qu'elle est tombée dans un profond puits. Elle criait en appelant au secours, mais aucune personne des habitants de ce village de cinq mille âmes ne l'entendait. Tout le monde dormait... rêvait... Pas de lumière, pas de repères, il n'y avait que le sifflement des crapauds, qui montait haut dans le ciel, et les cris perçants des hiboux, qui venaient hanter cet espace isolé toutes les nuits.

Une fois au fond du puits, Hachouma rêvait que la terre, les débris et les cailloux tombaient sur sa tête. Elle avait l'impression qu'elle allait être enterrée debout dans cette saleté répugnante, sans la moindre assistance. Parfois, et pour fuir cette sensation de peur indéfinissable, elle préférait rester éveillée et lire un peu du Coran pour se calmer en implorant l'assistance divine.

Malgré ses soixante cinq ans, Hachouma avait l'air toujours plus jeune. Elle prenait bien soin d'elle. Son visage illuminé était d'une blancheur éclatante. Elle disait que c'était grâce à la prière et à l'ablution qu'elle faisait cinq fois par jour. Elle s'habillait souvent d'une manière traditionnelle : un large drap blanc,

qu'elle entourait autour de sa taille ronde, sa poitrine et sa tête. Le voile noir cachait la moitié de son visage. On ne voyait que des yeux noirs en amende teintés de khôl, des mains fines, douces et arrondies. Le reste de son corps était toujours dissimulé. On ne pourrait jamais le voir. Seul son mari a le droit de dévoiler ce trésor, ce mystère enfoui. Après la mort de son premier mari dans des circonstances nébuleuses, Hachouma a décidé de ne plus se remarier. Le fait de penser à lui, aux moments précieux qu'elle a passé auprès de lui, les consolait énormément. Elle se sentait comblée et aucun homme sur terre, digne de ce nom, ne pouvait le remplacer ni prendre sa place. Elle voulait consacrer le restant de sa vie aux prières et aux œuvres de bienfaisance.

Hachouma vivait toute seule dans une petite et minable chambre dans un petit village, pas loin de la ville de Fès. Elle n'a jamais eu d'enfants dans sa vie. De bonne foi, elle se contentait de son sort. Elle répétait assez souvent :

« Ma foi, c'est comme ça. C'est ma vie. C'est ma destinée. Dieu voulait qu'elles en soient ainsi et j'accepte. »

Elle ne demandait rien de la vie, sauf une



bonne et parfaite santé et un esprit éclairé, qui puisse la conduire sur la bonne voie, vers Dieu essentiellement.

Elle était sociable, entregent, charitable et d'un si grand cœur. Elle n'a jamais été à l'école mais elle maîtrisait parfaitement les sciences des bonnes manières.

Elle a reçu une éducation stricte et sévère fondée sur l'amour inconditionné du proche, quelque soit sa race, sa couleur ou ses convictions personnelles et religieuses. Jamais son cœur, qui débordait de tendresse pour tout le monde, n'a connu de haine ou du mépris pour autrui. On l'appelait la femme sage à

cœur blanc comme le lait. Et elle se réjouissait tellement quand elle entendait ce genre du compliment. Malgré la grande tristesse qu'on lisait dans ses yeux, elle ne se plaignait jamais. Elle n'hésitait pas de prêter assistance à ses voisins, surtout quand quelqu'un tombait malade ou lorsque une femme voulait accoucher.

Hachouma était connue par sa grande patience. Elle avait un don exceptionnel pour les plantes médicinales. Sur un étagère dans sa cuisinette il y avait des plantes sèches de toutes sortes. Elle les rangeait soigneusement dans des flacons en verre transparent. Pour elle, il suffisait de sentir l'odeur de la plante pour te dire exactement son nom et ses valeurs thérapeutiques.

Son sixième sens ne l'a jamais trompé.

Les gens du village reconnaissaient ce don et lui faisaient une confiance aveugle. Parlant de sa méthode de guérison, elle m'a confié un jour ceci :

« Je regarde le malade. Je mets ma main droite sur son front en lui demandant de fermer les yeux. Je lis deux versets coraniques. Je le redresse et je lui donne mon médicament. Après deux ou trois jours, la douleur est partie. » Et elle rajouta :

« Dans la vie, il y a des mystères que la médecine n'a pas pu et ne pourrait jamais dévoiler ni guérir »

De la femme sage et vertueuse, Hachouma se transforma en une sage-femme. Elle aidait les femmes à accoucher et de la manière la plus simple et la plus traditionnelle : une bassine pleine d'eau chaude, des débarbouillettes, des draps, quelques versets coraniques à réciter silencieusement et voilà, le bébé est né. La majorité des mères ne sentaient aucune douleur. Une plante diluée dans un demi verre d'eau et la mère se redresse comme un cheval comme si elle n'a jamais été enceinte.

En contrepartie, Hachouma refusait toute forme de récompense. Elle faisait ce métier pour l'amour des enfants qu'elle n'a jamais eu dans sa vie. A un moment, elle se sentait la mère de tous les enfants du village et d'ailleurs tout le monde l'appelait ainsi, sans distinction. Pour certains, c'est elle-même qui leur avait choisi le

prénom comme El Mostafa, le chétif ou Taha l'enfant très gâté...

Entassés sous l'énorme sapin de la colline, les enfants, après une journée amusante et très fatigante, contemplaient les étoiles, qui brillaient dans le ciel. Ils les comptaient une à une en chantant. De l'autre côté de la rivière, on entendait s'élever les cris des crapauds. Quand soudain le vent souffle, frappe, circule et claque les portes mal ajustées du village. La majorité de ces dernières ne résistaient pas à sa violence. Épouvantée, Hachouma sursauta de son lit.

Par la petite fenêtre de sa chambre, elle examinait le ciel devenu tout rouge.

Elle avait le pressentiment que le malheur n'était pas loin. On frappa à sa porte :

« Walida, il faut venir secourir Aicha, ma femme. Elle est en train d'accoucher et je ne sais pas quoi faire à cette heure tardive. L'hôpital est très loin et il n'y a pas de téléphone dans le village. » Disait Moulay Ali, mari de Aicha.

Perturbée dans l'obscurité, Hachouma enroula un foulard autour de son cou, mit ses babouches à l'envers, prit le premier flacon qu'elle trouve devant elle et

courrait voir Aicha. A pas discrets, elle suivait Moulay Ali tout en implorant le

pardon de Dieu. Il n'y avait pas de lumière. Le courant était coupé à cause des vents violents et des rafales. Hachouma avait peur, tellement peur... Et c'était la première fois qu'elle ressentait ce sentiment bizarre et étrange. Son bas ventre lui faisait mal. La sueur froide noyait son corps. Une fois devant Aicha, elle lui demanda :

« Qu'est ce que tu as ma fille, que Dieu te protège. Pousse ma fille, pousse, encore, avec toutes tes forces, ne crains rien, je suis avec toi, vas-y »

Hachouma mettait sa main sur le front de Aicha, récita des versets coraniques et avant qu'elle finisse s'écroula par terre d'un seul coup. Son âme montait dans le ciel. Coincée, Aicha criait encore en pleurant. On voyait déjà la tête du bébé. Traumatisé, Moulay Ali criait aussi en appelant au secours. Désespéré, et croyant calmer la douleur de sa femme, il lui donna le flacon pour boire. Le liquide était tellement amer. Aicha n'arrêtait pas de tousser comme si elle allait vomir. Elle ferma les yeux d'un coup, gémissait et poussait des soupirs très profonds. On n'entendait plus sa voix... à jamais, ni celle du nouveau-né.

Mostafa Benfarès, Ph.D.